

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 11

Artikel: Les chercheurs de trésors : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180358>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Panthéréaz. Nouvelle version au sujet de *buia-tza*. Des gens de Vuarrens se trouvant dans ce village, y prirent un chat qu'ils allèrent fourrer sous le charrier soit *fleurier* d'une cuve à lessive.

Montagny, sur Yverdon. Le vrai nom de ce village est *Montagny-le-Corbe* ou *le Corboz*, d'où par attraction le Corbé; mais cela n'explique toujours pas le surnom de *fouetta-corbé* publié dans l'article IV^e. — Pour Etoy, en patois *Etiài*, on a aussi joué sur le nom du village en disant *lè z'Etiairu*.

Burtigny, *lè Matagassè*, ou *Matagachè*. *Matagasse*, se dit de la pie-grièche, selon le glossaire de Bridel. Ce surnom doit être ancien, puisque au siècle dernier, une société militaire de ce village s'en prévalait pour mettre une pie, une *agace*, sur son drapeau.

Annex, près Orbe, *lè Tia-polain*, les tue-poulain. Un poulain s'étant échappé du pâturage, se réfugia dans un bois. Le garde-forestier l'ayant aperçu, le prit pour un loup et donna l'alarme au village. Aussitôt une battue est organisée et le malheureux poulain périt victime de cette méprise. De là *tia-polain*, et selon la version la plus répandue : *tia-polain por le lau* (tue-poulain pour le loup).

Giez, *lè Repètassè*, les rapiécés, les rapetassés.

Les Clées, *lè Bordon*, à cause de la situation du village, dans un creux, comme un nid de bourdons. — On dit aussi : *Borla-tchivra sur la poirta dau cemiro*, brûle-chèvre sur la porte du cimetière. C'est dommage que le dicton ne soit pas plus long, nous aurions toute la légende.

Orges, *lè Pattè-rodzè*, les chiffons rouges. Allusion inconnue.

Croy, *lè Buia-tza*. Encore un chat à la lessive.

Bofflens, *lè Raclia-osi*, les râcle-oiseaux. Allusion inconnue. On nous dit d'autre part que ce village n'a point de surnom, mais que lorsqu'on en parle on se découvre et l'on dit : *Bofflieins, à respèt*.

L. F.

In vouaitzé iena qué arvevaie tzi Jean Danié au fifre, proudzo dé Collombi sur Mordze, iquie io on làu di lé rondze borne.

Onna né fasaî on tin dé la metzance, dé tounaire, dé zinludzo et poui on noura que to veniaî à vau; simbliavé que l'étaî la fin dau mondo. Danié s'étaî léva et lavaî alluma lo craizu por tranquilisa sa Jeannette que grulave din lo lii.

Coumin ie vouaitivé lo tin du dérai la fenître, ie vi on naffère bianc que rémoivé din lo curti. Que dau diablie cin pouavé te être. L'étaî prau résolu, lauvre : Quoué te cin ? que crié. Adon lou quon lai repon : « Je suis l'ange Gabriel qui viens vous annoncer les jugements de Dieu; cette nuit tous les gros seront pris, et il ne restera que les petits. » Vo paudé pinsa se noutron gaillà lu quouaite dé sé recatzi. To lo resto de la né ie fu din dé trinsé mortelle. Toparai lo matin ie s'étaî on pou calma et lalla au curti véré cin qu'étaî areva. Adon ie compre l'affère. Ti sé plie biau zugnon avan disparu; stu lange Gabrié navai laissi qué lé peti.

Les chercheurs de trésors.

III

Le soir de la nouvelle lune, l'obscurité fut profonde. La journée avait été brûlante, l'air extrêmement lourd faisait présager un orage; des masses de nuages s'entassaient à l'ouest. Aucun des quatre ne songea à jeter un coup-d'œil sur le firmament; aucun ne fit attention aux rafales de vent qui venaient du couchant et qui, tout en rafraîchissant l'air, faisaient tourbillonner des colonnes de poussière qui aveuglaient les yeux et rendaient la respiration fort pénible.

À l'heure fixée, quatre formes humaines et sombres, venant de directions différentes, s'approchèrent du gros et antique tilleul dont le feuillage, tourmenté par l'ouragan, produisait des sons lugubres et indescriptibles. Les quatre hommes s'inclinèrent les uns devant les autres, en silence. S'ils se fussent touché la main, chacun eût pu reconnaître, chez son associé, un tremblement convulsif. Il fut également heureux que de profondes ténèbres les entourassent, autrement ils auraient signalé que chacun d'eux était plus pâle que la mort. Pénétrés de l'ordre formel qu'ils avaient reçu de ne pas proférer, même une syllabe, lorsque le dernier coup de onze heures eut frappé à l'horloge du village, ils gravirent en silence la hauteur sur laquelle se trouvaient les ruines de l'ermitage. Dans leur trajet sur le sentier rapide, ils eurent beaucoup à lutter, pour que l'ouragan qui, à chaque minute, redoublait de violence, ne les précipitât pas dans la vallée de Wiesenthal, dans laquelle roulait, en mugissant, un ruisseau considérable, encombré de grosses pierres. Plusieurs fois ils s'arrêtèrent involontairement pour se regarder les uns les autres, car il leur semblait avoir entendu distinctement des pas derrière eux. Ils firent même des haltes pour écouter, mais ils n'entendirent que les gémissements des arbres sous les rafales. Ils finirent par se convaincre intérieurement que c'était une illusion, peut-être le bruit de leurs propres pas, peut-être un oiseau de nuit, ou bien un lièvre. Enfin, ils s'avancèrent résolument et, au bout d'une petite demie-heure, le cœur leur battit en se voyant vers les débris de l'ermitage, en face de ceux de la chapelle; encore fallait-il la connaissance des lieux pour les reconnaître, car l'obscurité empêchait de rien voir distinctement.

Le cœur tremblant, et en faisant le signe de la croix, Sommer entra dans le carré, et alluma une lanterne.

Déjà dans l'après-midi, Sommer avait reçu de ses camarades, les pièces d'or destinées à faire monter le trésor du sein de la terre à la surface du sol, il les avait examinées et trouvées parfaitement semblables à la sienne. Il avait aussi dans la poche, le morceau d'étoffe de soie noire. Jochem l'avait acheté en ville, plusieurs jours auparavant. En peu de temps, le creux eut la dimension voulue. Sommer lut alors à haute voix la formidable formule de la conjuration, tandis que ses camarades étendaient l'étoffe sur le creux et mettaient une pièce d'or sur chaque coin, de manière que le creux fût parfaitement masqué. Cela fait, Sommer tira de la poche de sa jaquette un livre antique, et, la poitrine oppressée, il allait entamer la lecture de la prière de Christophe, lorsqu'un éclair extrêmement vif illumina, comme en plein jour, l'intérieur de la ruine. Un fort coup de tonnerre suivit immédiatement. Sommer laissa tomber le livre. Ses trois camarades, semblables à des moutons effrayés, se dirigèrent vers l'issue de la ruine en se serrant fortement les uns contre les autres, afin de pouvoir, en cas de danger imminent, prendre plus aisément la large. Tous quatre tremblaient comme la feuille et ruisselaient d'une sueur froide. Sommer se remit le premier de sa terreur et entama la lecture de la formule, vraiment blasphématoire, connue sous le nom de prière de Christophe. Les éclairs se succédaient sans interruption et le tonnerre roulait au-dessus de leurs têtes. Leurs cheveux se hérissèrent, chacun saisit son voisin en criant au secours, ils étaient comme paralysés et se traînaient sur les genoux. Ils râlaient d'angoisse et au milieu du choc des éléments, ils croyaient entendre des sons effrayants et des voix lugubres. Cependant l'orage redoublait à chaque instant de violence. Ce ne pouvait être un orage naturel, c'était l'opposition de l'esprit infernal qui ne voulait pas se laisser enlever son trésor et qui,

pourtant, ne pouvait résister à la toute puissance de la prière de Christophe.

Telle fut du moins l'idée des quatre associés. Sommer, en particulier, sentit la puissante importance du moment, il poursuivit sa lecture à la lueur vacillante de la lanterne, et prononça d'une voix tremblante les paroles sacrilèges et vraiment effroyables du livre, paroles qui ébranlaient l'âme jusqu'au plus profond de ses replis et remplissait l'esprit d'une angoisse inexprimable.

Bientôt, sous les efforts de la tempête, une pierre se détacha de la ruine, tomba à leurs pieds et roula dans le creux. Elle fut suivie d'une seconde, puis d'une troisième. La muraille chancelait sous la puissance de l'ouragan. La lanterne s'éteignit. A la lueur des éclairs les associés virent les restes de l'ermitage prêts à s'écrouler. Un coup de tonnerre encore plus fort que les précédents s'étant fait entendre, ils poussèrent tous ensemble un cri effroyable et se précipitèrent hors de l'enceinte dont le mur s'abîma, ensevelissant sous ses débris, la lanterne, l'étoffe de soie et les pièces d'or. Ils étaient sortis juste à temps, une minute plus tard ils auraient tous été ensevelis. Dans leur trouble ils avaient creusé de côté et miné les fondements de la ruine. Les trois autres côtés de la ruine ne tardèrent pas à s'écrouler avec fracas, achevant d'ensevelir tout ce qui avait servi à l'opération cabalistique.

Les trois camarades de Sommer, qui, dès l'abord, avaient préparé leur retraite, s'enfuirent fous de peur, dans diverses directions et sans suivre de chemin tracé. Tombant, se relevant, rampant à travers les haies, franchissant des ruisseaux, ils regagnèrent leur logis, déchirés, pleins de contusions et les vêtements en lambeaux.

Le malheureux Sommer n'en fut point quitte à si bon compte. Il fut le dernier de ceux qui sortirent de l'ermitage au moment où ce qui sortait de la voûte et les trois murs s'écroulaient. Il jeta encore un coup d'œil derrière lui. Un éclair fort vif illumina la scène. Jugez de sa terreur en voyant se dresser derrière les ruines une figure longue, noire et qui, avec la rapidité du vent, se mit sur ses traces en lui sanglant sans miséricorde des coups avec une forte baguette de noisetier bien flexible. Les coups, dont aucun ne manquait, embrassaient toute la surface du dos et y laissaient la sensation de la brûlure. Sommer fou de douleur et d'effroi s'enfuit avec une rapidité démesurée, mais son persécuteur le suivait toujours à la même distance, quelques enjambées qu'il fit pour atteindre la prairie en pente douce du côté de Wiesenthal. Il essaya une formule magique, pour conjurer l'obsession, « tous les bons esprits louent leur maître, » s'écria-t-il d'une voix ralente ; mais un nouveau coup de baguette, donné de côté, enveloppa son corps comme le cercle enveloppe le tonneau. « Retire-toi Satan ! *Vade retro Satanas !* » cria Sommer, « mes amis, on m'assassine, venez à mon secours ! » mais personne ne vint, et Sommer reçut un nouveau coup sanglé avec une telle furie, que tous les précédents n'étaient rien en comparaison. A ce moment, une averse forte comme une trombe, éclata ; le terrain devint excessivement glissant, Sommer tombait sur son nez, se relevait, retombait, la baguette de son persécuteur allait toujours son train et devenait d'autant plus sensible que la pluie collait les habits sur le corps du patient. Enfin le malheureux Sommer, ne sachant plus même où il était, vit devant lui une longue raie grise qu'il prit pour la route qui mène au village et qui devait le conduire promptement aux premières maisons. Malheureusement c'était le grand ruisseau dont nous avons déjà parlé, et qui était gonflé par l'orage. D'un saut il franchit les saules qui bordent la rive et tomba tout de son long dans le lit du ruisseau.

Ensuite de la terreur que Sommer éprouvait, ainsi que du violent exercice qu'il venait de prendre, Sommer était extrêmement échauffé. Le subit et prompt rafraîchissement que lui procura l'eau froide des montagnes, eut, en apparence un effet bienfaisant et rafraîchissant pour lui. Mais le courant l'entraîna avec force vers un endroit où un autre ruisseau, également grossi par la pluie, venait se jeter dans le premier. Il comprit le danger et redoubla d'efforts pour se tirer d'affaire. Il n'y eût pas réussi, s'il n'eût rencontré une branche de saule penchée sur l'eau. Il s'y cramponna convul-

sivement et, à son aide, il gravit sur le bord, où il se secoua en regardant avec épouvante autour de lui. Il respira plus librement en voyant que son persécuteur avait disparu. Mais aussitôt il se sentit pris d'un frisson glacial, qui, le força, tout épuisé qu'il était, à reprendre sa course rapide. Enfin, totalement épuisé et hors d'haleine, il atteignit sa demeure.

(La suite au prochain n°.)

Dernièrement un apprenti boucher écrivait ainsi à son oncle, devenu riche fermier :

Mon cher oncle, je vous écris ces deux lignes pour m'informer de la vôtre, et pour vous faire part que je suis bien aise que vous avez fait fortune. Vous m'avez promis de m'aider à m'établir et j'y compte, car vous êtes en posture pour ça, je trouve à louer une boutique où je crois je ferai tout à fait bien. C'est dans ces sentiments que je suis votre respectable neveu.

* * *

P. S. J'oubliais de vous dire que je me porte bien. Le maître boucher chez qui je suis en apprentissage est très content de moi ; il m'a déjà fait saigner quatre fois et si je continue comme cela il me fera écorcher avant l'hiver.

Une bonne vieille femme à qui le facteur venait de remettre la *Gazette*, jetait un coup d'œil dans ce journal sans mettre ses lunettes, qu'elle n'avait pas sous la main. Elle s'arrêta sur une annonce du voiturier Perrin, ayant en tête une petite vignette représentant une voiture attelée de deux chevaux.

Dans ce moment un voisin entre.

Eh bien, Françoise, quel bon nouveau dans les papiers ?

— Hélas ! répondit la vieille qui ne s'était pas aperçue qu'elle tenait son journal à l'envers, rien que des malheurs, voilà encore une voiture renversée !...

La livraison de mars de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE vient de paraître à Lausanne et contient les articles suivants :

I. La théorie des élections représentatives, par M. Ernest Naville. — II. La formation des corps célestes, par M. le professeur G. Zenner. (Second et dernier article). — III. La crise politique dans le canton de Zurich. — II. Révision de la constitution, par M. Ed. Talli-het. — IV. Contes humoristiques. — Une simple égratignure. — V. Auguste démasqué, par M. Eugène Rambert. — VI. Chronique. — VII. Causeries parisiennes. — BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE. — Les insurgés protestants sous Louis XIV, par G. Frosterus. — La religion, par E. Vacherot. — Nouvelles études alpestres, par Henri Noé. — Vie de saint Guillaume, chanoine de Neuchâtel, par l'abbé Jeunet. — Les villes de Thuringe, par Edouard Humbert. — Le Ranz des vaches de Gruyère et la chanson du vigneron, illustrés par Gustave Roux. — Brins de mousse. Poésies par C. Gustave Borel. — In memoriam, par César Pascal.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve,
à Lausanne.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.